

# La dette : (suite et fin)

Autor(en): **Duplan, J.-L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 48

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220674>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**LA DETTE**

(Suite et fin.)

Deux jours plus tard, au retour de l'enterrement, Edouard lui dit :

— Il paraît que le père Rovray est mort devant le livre de comptes de la commune, il avait encore l'encrier et la plume devant lui, je m'étonne s'il a eu le temps de s'occuper de notre affaire ?

— Ça se peut bien, dit Valentine tout émue, il disait toujours qu'il fallait faire tout de suite ce qu'on avait décidé de faire... quel brave homme !... si seulement on pouvait le remercier. L'ennui, ajouta-t-elle, c'est à présent on doit cet argent à Clémence.

— Oui... Oh, comme elle n'en sait rien...

Et comme Valentine le regardait avec étonnement, il continua :

— Le père Rovray m'a dit : Un an, deux ans. Je m'en tiens à ce qu'il m'a dit.

— Tu crois ?... ne vaudrait-il pas mieux avertir Clémence, et lui dire qu'on paiera dès qu'on pourra ?

— J'aime autant n'en rien dire, dit Edouard sans s'expliquer mieux.

La chose en resta là, et Valentine n'en parla pas de quelque temps. Pourtant il lui semblait qu'il eût été plus correct de se mettre en règle avec Clémence, dut celle-ci exiger un intérêt. Mais elle avait confiance dans son mari, et n'avait pas l'habitude de discuter ses décisions. D'ailleurs, pour le moment, il n'avait pas d'argent, ou, quand il en avait, c'était pour un intérêt ou une dépense urgente, nécessaire à l'entretien du domaine. Et Valentine, des fois, se mettait à le haïr, ce domaine payé trop cher quelques années plus tôt, et qui englutissait à mesure le résultat de leurs peines.

Ce qui la rendait plus malheureuse que la dette elle-même, c'était l'attitude de son mari quand elle lui parlait. Il lui répondait évasivement, ou, quand elle insistait, il disait qu'on avait le temps, et qu'il avait bien d'autres chiens à fouetter. Une fois, il fit : « Mon idée, c'est que le père Rovray voulait me faire cadeau de ça, il avait toujours eu de l'amitié pour moi. »

Valentine resta toute saisie. Elle savait bien que Philippe Rovray n'avait pas voulu faire un cadeau. Pourquoi l'eût-il fait ? à quel titre ?... Non, non, et Edouard le sentait bien aussi... Alors elle se souvint que sa grand'mère disait : *Que vin pouro vin couïto*, et la tristesse de ce vieux proverbe lui serra le cœur... Son Edouard, si scrupuleux, si loyal !... Mais non, c'était faux, on ne devient pas mauvais en devenant pauvre, la conscience n'est pas un objet de luxe, on peut être pauvre comme Job et s'en servir quand même.

Plusieurs semaines passèrent. L'été s'en allait dans une fièvre de travail. Edouard, autant que possible, économisait la main d'œuvre, et Valentine le faisait aussi de son côté, ce qui l'obligeait à négliger un peu son ménage, mais elle le faisait toujours en pensant à cette dette, dont Edouard semblait ne plus se soucier. Régulièrement, quand elle lui en disait un mot, il parlait d'autre chose. Une fois même il se fâcha.

— Tu m'embêtes, à la fin, dit-il brutalement, tu vois bien que je ne sais plus de quel côté me tourner, et tu viens encore me faire la bringue... ce qui m'inquiète, moi, c'est de faire marcher le domaine, toi, naturellement, ça t'est bien égal !

— Pourquoi est-ce que ça me serait égal ?... J'y tiens autant que toi, seulement je trouve qu'il faut agir correctement... puisqu'il y a trois cent cinquante francs de la paie du lait, tu pourrais en donner cent à Clémence comme acompte.

— Non, il y a quelque chose qui presse plus que ça, je veux porter trois cents francs à Samuel Bloch sur les quatre cent cinquante que je lui dois encore. D'ailleurs, je t'ai déjà dit que l'idée de M. Rovray, c'était de me faire cadeau de ça, ce qui fait que je ne suis pas pressé, et puis, il ne faut pas te mêler de mes affaires, tu perds ton temps à bichonner le petit, à poutzer la maison, je te laisse faire à ton idée, fais la

même chose pour moi !

Pour la seconde fois, Valentine eut cette insupportable pensée que son mari voulait gagner du temps, et finalement ne pas rendre l'argent.

Au soir de ce jour-là, tout de suite après avoir gouverné, Edouard mit sa blouse, dont il bou-tonna la poche sur le portefeuille contenant les trois cents francs qu'il voulait payer à Samuel Bloch, puis il attela et partit en char du côté de la ville.

Valentine se sentit affreusement triste, aussi triste que si Edouard fut mort et l'eût laissée seule. Elle alla au jardin, travailla assidument. L'enfant, près d'elle, babillait et questionnait, marchant allègrement sur les légumes. Tout à coup, la jeune femme entendit le bruit du char, et la voix de son mari qui arrêta le cheval. Elle fut tout étonnée : Il n'y avait guère plus d'une demi-heure qu'il était parti. Elle sortit du jardin.

— Tu es déjà revenu ! dit-elle.

Mais, en voyant le visage de son mari, elle comprit qu'il était arrivé quelque chose.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle effrayée.

— Oui, fit-il hargneux, si tu cousais mieux mes boutons, au lieu de tant poutzer, je n'aurais pas perdu mon portefeuille.

— Tu as perdu !... oh ! quelle horreur !

— Il faut que le diable s'en soit mêlé... j'ai tâté ma poche au moins dix fois... Près des Epinettes, une auto m'a devancé, le cheval a fait un petit écart, ce doit être là, le portefeuille aura sauté de ma poche... Quand je m'en suis aperçu, je me suis retourné tout de suite, j'ai regardé la route comme si j'y cherchais une épingle, rien. Pourtant, il n'y avait pas une âme dans les champs, et je n'ai croisé personne... je te dis que le diable s'en mêle.

— Mon Dieu, disait Valentine consternée, fallait-il encore ça ?...

Elle chercha dans le char, secoua la blouse de son mari.

— Je vais regarder sur la route, dit-elle, quatre yeux voient mieux que deux, ce portefeuille ne s'est pas envolé, après tout.

Elle prit l'enfant par la main, et s'en alla le long de la route. Edouard, de son côté, était allé au village, coller un avis au pilier public et s'informer... Tous deux revinrent la tête basse, ils n'avaient rien trouvé.

La soirée fut morne. Il n'y avait plus rien à faire, plus rien à tenter ce jour-là. Edouard, rageur, continuait à prétendre que le diable s'en était mêlé. Valentine croyait plutôt, mais sans le dire, à une punition ou une intervention du bon Dieu.

Pendant la soirée, l'enfant déjà au lit, et les deux époux seuls à la cuisine, on frappa à la porte. Edouard alla ouvrir.

— C'est toi, Julien, dit-il, qu'est-ce qui t'amènes ?

Ce Julien était un homme pour qui on avait peu de considération dans le village, d'abord parce qu'il ne réussissait pas à sortir de la pauvreté où il était enlîzé, avec sa femme et ses trois enfants, et parce qu'on voyait cette pauvreté sur lui, même quand il avait mis son complet du dimanche. Il était généralement mal rasé, son linge était mal repassé, en un mot, il avait mauvaise façon. De plus, à cause de certaines réflexions amères qu'il faisait parfois sur l'injustice de son sort, il passait pour teinté de bolchévisme.

— Bonsoir, dit-il en sortant de sa poche le portefeuille perdu, on m'a dit que c'était à toi.

— C'est toi qui l'as trouvé ! dit Edouard émerveillé, où ça ?

— Au bord du chemin, comme je le traversais pour aller de l'Epinière au Cousson... j'ai bien regardé partout, il n'y avait pas un chat, alors j'ai continué mon chemin, il n'y a qu'un moment que je suis rentré et qu'on m'a dit que c'est à toi.

— Quelle chance, dit Valentine, que ce soit un brave homme qui l'ait trouvé.

— Oui, dit Edouard, puisque personne ne l'avait vu, tu pouvais empocher ça le mieux du monde.

Julien rougit d'indignation.

— Ma foi, dit-il, c'est déjà assez embêtant d'être pauvre, il ne manquerait plus que d'être un voleur !

Une demi-heure plus tard, quand Julien fut parti, Valentine vit que son mari était songeur. Sans rien dire, il se dévêtit à demi, puis se ravisait et se dirigea vers le secrétaire.

— Je veux porter cet argent à Clémence, dit-il.

— A ces heures, dit Valentine mi-effrayée, mi-ravie, elle est peut-être au lit, et puis, comment lui expliqueras-tu ?...

— Je n'en sais rien... Je lui dirai la vérité... D'ailleurs, elle sera tellement contente qu'elle ne demandera pas tant d'explications... Elle est dans le cas de me sauter au cou.

Ils rirent tous les deux. Ils étaient aussi heureux l'un que l'autre, il semblait à Valentine que les mauvais jours étaient passés.

J.-L. Duplan.

**Grand Théâtre de Lausanne.** — Il n'est pas dans les usages du Théâtre de Lausanne d'organiser des matinées régulières le dimanche, en dehors de celles des Fêtes de l'An. Cependant, exception est faite cette fois-ci pour le prochain spectacle. Samedi 27, et dimanche 28 novembre à 20 h. 30 (**une seule matinée ce dernier jour à 14 h. 30**), représentations de gala, avec le concours de Mlle Jane Raymond, de l'Opéra. Première après Paris, par privilège exclusif et par autorisation spéciale des auteurs, le retentissant succès du Théâtre de la Madeleine : **Jeunes filles des Palaces**, comédie nouvelle en 3 actes de MM. Armont et Gerbidon, avec une mise en scène éblouissante et une interprétation de tout premier ordre.

On peut retenir ses places à l'avance au bureau de location par correspondance ou par téléphone (No 90.32) en envoyant les fonds par mandat postal.

Pour la rédaction : J. MONNET  
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

**Adresses utiles**

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

**LAITERIE DE ST-LAURENT** Rue St-Laurent 27  
Téléphone 59 60  
Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix.  
Mayakosse et Maya Santé. Tommes.  
J. Barraud-Courvoisier

**Vins du pays et étrangers**

Liqueurs. — Luy Cocktail.  
Gros et détail.

Assortiment par caisses.

:: H. COTTIER, av. Ruchonnet 6, LAUSANNE ::

**HORLOGERIE-BIJOUTERIE-ORFÈVRERIE**

Atelier spécial de Réparations de  
Montres, Pendules et Réveils en tous genres

**Elie MEYLAN**

Horloger diplômé, Pendulier spécialiste  
Solitude 7 LAUSANNE Solitude 7

**VERMOUTH CINZANO**

Un Vermouth, c'est quelconque,  
un Cinzano c'est bien plus sûr.  
P. POUILLON, agent général, LAUSANNE

**RESTAURANT**

**GAVILLET**  
LAUSANNE

Demandez un

**Centherbes Crespi**

l'apéritif par excellence.